



## En guise de conclusion

Claire Autant-Dorier

### ► To cite this version:

Claire Autant-Dorier. En guise de conclusion. 4e biennale de la Recherche en Action Sociale, Nov 2012, Bourg -en-Bresse, France. pp. 93-101. halshs-00960136

**HAL Id: halshs-00960136**

**<https://shs.hal.science/halshs-00960136>**

Submitted on 24 Mar 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **En Guise de Conclusion**

**Claire Autant Dorier**

Je remercie les organisateurs pour m'avoir confié cette mission, à ce moment-là de la journée, avec tout ce que cela suppose ! C'est effectivement une mission impossible sur une situation certainement en partie impossible. Je vous propose trois temps :

D'abord quelques mots pour me soumettre à l'injonction biographique, en tout cas dire un peu d'où je vous parle dans ce qui est présenté comme une synthèse. Un deuxième point sur deux hypothèses aux questions que je m'étais posé à priori en regardant le programme et les textes (que j'avais ou pas) des interventions. Et puis un troisième temps sur un regard porté sur ce que j'ai entendu aujourd'hui au cours de cette journée fort riche et ces échanges tout à fait intéressants.

### **I – Un regard « par le bord » du travail social**

Comme beaucoup d'intervenants l'ont dit pour eux-mêmes, ils sont multi-casquettes, dans de multiples frontières et autres...Je ne déroge pas à la règle et me tiens un peu à la frontière par rapport à ce que serait l'intervention sociale. Je suis encore plus loin de la frontière en ce qui concerne le domaine médical ou psycho ou sanitaire, mais un peu plus près quand même du bord du social. Ainsi ma posture a été d'écouter ce qui a été dit plutôt comme une petite curieuse que comme un grand témoin...

Trois dimensions de ce bord d'où je vous parle :

D'abord j'ai travaillé sur l'immigration turque et plutôt sur les recompositions familiales et identitaires, donc on était en plein dans le sujet des frontières, mais pas du tout, pas tellement du travail social. Puisqu'il s'agissait de voir comment les familles traversaient les frontières. Il se trouve que certains étaient sans doute pris dans les filets de l'intervention sociale, mais je l'ai en très grande partie ignoré, ce n'est pas ce qu'ils me racontaient quand je les voyais, puisque les gens avec lesquels les travailleurs sociaux ont à faire ont une vie par ailleurs.

Deuxième dimension : ce que j'ai abordé du travail social est finalement passé par des expériences d'acteurs qui étaient un petit peu à la marge ou dans des zones de flou entre leur identité personnelle et leur identité professionnelle, dans des tensions sur la reconnaissance de quelque chose qui serait de l'ordre de leur savoir-faire ou de leur être même, et l'illégitimité de cette position par rapport à des vrais professionnels.

Je les liste rapidement :

- Des agents de développement d'origine turque qui étaient censés œuvrer à l'intégration de la population turque, avec lesquels on a essayé de construire un peu qu'est-ce que serait ce métier impossible ?
- Des assistantes maternelles familles d'accueil auxquelles je me suis intéressée à un des moments où leur statut devenait plus professionnel, ou du moins était en tout cas reconsidéré comme tel.
- Un travail fait sur le trouble identitaire avec des travailleurs sociaux responsables associatifs, acteurs de l'insertion, qui était menée sous l'égide d'une fondation d'entreprise (Fondation agir contre les exclusions- FACE) qui nous a amenée

finalement à beaucoup moins travailler à propos du trouble identitaire des « autres » auxquels ils avaient à faire, que sur le leur propre.

- Et puis actuellement dans un travail sur la question de la participation des allocataires au dispositif RSA, où je m'intéresse plus à ce qui se passe du côté des allocataires, mais qui vient questionner les professionnels.

Troisième et dernière approche, peut-être plus au cœur des questions posées ici : je reçois dans des masters professionnels des travailleurs sociaux. Des vrais estampillés comme tels, avec tous les diplômes qu'il faut ! Mais qui viennent en formation pour répondre à des doutes ou la formation elle-même provoque des doutes et des interrogations sur leur pratique, donc on est bien dans ces dépassements, bousclements, etc., de façon assez forte.

Dernier élément que je mentionne puisque ça a été évoqué dans le dernier débat. Sur la base de ces expériences et de ces liens, j'ai monté, je suis responsable d'un master qui s'appelle : « action communautaire » dont la dénomination provoque souvent l'incrédulité. Du côté des plus vieux d'entre vous et des collègues : « ah ? mais tu ressorts ce vieux truc ? » Et pour la plupart des gens : « mais c'est quoi l'action communautaire ? Est-ce que ce n'est pas un peu dangereux ce truc-là ? » Voilà des bords d'où je parle...

## **II- Questions et hypothèses posées sur les « débordements de l'intervention sociale »**

Je voudrais proposer ici quelques hypothèses que m'ont évoqués les termes de l'argumentaire et que l'on retrouve en filigrane dans les trois tables rondes auxquelles on a assisté. Une première question sur : « est-ce que finalement le débordement ce n'est pas le régime normal du travail social ? » Il y a eu un certain nombre d'éléments de ce côté-là assez évidents dits aujourd'hui. J'enfonce peut être une porte grande ouverte. En tout cas, ça m'a confirmé qu'elle était ouverte de vous entendre.

2<sup>ème</sup> question : « c'est quoi ces frontières dont on parle ? » Puisque je m'intéresse aux frontières, je propose d'essayer de les regarder avec les outils que j'ai pour travailler les frontières.

### **1° Le débordement n'est-il pas un régime normal du travail social ?**

Je ne vais pas redétailler tous les éléments de réflexion puisque Philippe Vial a repris un peu la façon dont l'histoire du travail social se construit et se recompose dans des successions de débordements, de contestations et de choses qui mettent en crise. Je le situerai même avant, sur le fait même que le travail social émerge là où les principes d'égalité révolutionnaire sont bousculés par les injustices. Et cela se recompose dès lors que l'idéal de progrès social ne tient pas ses promesses dans les fameuses 40 piteuses. Et enfin aujourd'hui, avec les effets des crises qui pèsent sur ceux qu'il s'agit d'aider, mais aussi sur ceux qui sont sensés le faire.

Il y aurait donc dans l'existence même du travail social quelque chose qui serait de l'ordre des problèmes qu'on ne parvient à pas à traiter. Comme on l'a dit aussi pour le soin qui par définition cherche à soigner le mal, la maladie. C'est donc là que se noue un équilibre fragile, sans cesse remis en débat entre d'un côté un rôle de contrôle social, une remise dans la norme, une volonté de policer, et de l'autre côté un rôle émancipateur, de résistance, de quelque chose qui voudrait tenir des idéaux, des rêves... Les résistances et expérimentations faisant place à l'institutionnalisation et à la professionnalisation, pour être ensuite

débordées par de nouvelles contestations et initiatives...

En cherchant ce qui sortait sur google quand on mettait « travail social contesté » etc., je suis tombée sur un vieil article de Lascoumes de 1977 qui fait une revue de la littérature des années 70 et qui est vraiment très intéressant<sup>1</sup>. Je n'aurai pas le temps de reprendre les rubriques qu'il utilise... Je vous cite juste une chose qu'il identifie, qui me semble vraiment intéressante : Dans la rubrique qu'il appelle des postures « idéalisantes » et sa version technocratique, il range le rapport Lenoir sur les questions d'exclusions. Et il écrit : « Lenoir dit dans son rapport « beaucoup des travailleurs sociaux ont en commun d'être mal dans leur peau et leurs employeurs ou supérieurs s'en inquiètent. A quoi bon recoudre le tissu social si d'autres ailleurs le déchirent sans cesse ? » Interrogation que l'on a pu entendre ici aussi aujourd'hui.

Et Lascoumes pointe là, dans cette façon de noircir le tableau, mais en même temps dans les solutions et les idées qui sont données, le moment où le technocratisme gestionnaire entre dans le social. Je me suis dit que les questions qui nous occupent ici ont donc une vieille histoire. Elle se rejouera plus tard avec la territorialisation, la politique de la ville. Donc la contestation, le bousculement, ne seraient pas tant quelque chose qui arrive aujourd'hui nouvellement au travail social, mais une dimension intrinsèque de celui-ci.

Mon premier réflexe a été : « Et alors ? Qu'elle est la pertinence de revenir sur ça aujourd'hui ? »

On peut toutefois reconsidérer la question en prêtant attention à cette ligne et cet équilibre sans cesse fragile de « qu'est-ce que fait le travail social ? ». Le travail social ne serait pas tant *dépassé* que le lieu où se manifestent, où pourraient se manifester ceux qui dépassent, ceux qui trouvent pas de place. On a bien vu dans les interventions aujourd'hui : C'est bien là où ça se manifeste. Y compris jusqu'à ceux qui ne recourent pas aux droits, c'est-à-dire qui ne rentrent pas dans les dispositifs et les cadres qui sont sensés les prendre. Et c'est bien ces figures-là qui font questionner, souffrir, et qui font aussi que là s'engage de la réflexion, de l'invention, de l'hybridation. Alors : des enfants incasables qui étaient auparavant appelés autrement, des personnes dont l'autonomie ne peut pas se réaliser mais qui sont traitées en personnes autonomes, et les dimensions économique et écologiques qui viennent re-questionner la portée du social. C'est bien là où ça travaille. Ainsi, considérer l'intervention sociale comme l'endroit où s'opère et où s'invente DU social dans sa dimension politique (Rancière), me semble une perspective intéressante et on voit bien là comment certaines dimensions sont en tension par rapport à ça.

## **2° De quelles frontières parle-t-on ?**

Si je chausse mes lunettes d'anthropologue, qui sont plutôt du côté de la complexité culturelle et des analyses de Ulf Hannerz ou Jean-Loup Amselle, je suis amenée à considérer les frontières, moins comme continues et figées comme le laisse supposer l'idée de ligne de démarcation, de territoire établi, etc. J'ai plutôt le réflexe de me méfier de l'idée de prétendue « pureté originelle » des métiers, des savoirs, des pratiques, et de choses qui

---

<sup>1</sup> Lascoumes, « le travail social idéalisé, contesté, situé » *Déviance et sociétés*, 1977, vol 1, n°3. Si le versant de la contestation tel que décrit à ce moment là est passé, ce qu'il dit des perspectives idéalisantes est paradoxalement d'actualité. Il pointe que ces débats amènent à resituer la question de la domination sociale en la complexifiant. L'étape « politique de la ville » permet aussi de voir émerger des interrogations du même ordre.

s'agirait d'hybrider car avant elles ne l'auraient pas été. Cela me semble quand même très questionnable. Du coup j'ai envie d'aller voir ce qui se passe dans ces espaces, dans ces zones frontalières, dans ces espaces de négociation. L'attention est ainsi portée « side way » par les côtés et par le milieu plutôt que d'examiner ce qui serait produit d'en haut (les grandes politiques sociales), versus ce qui serait produit d'en-bas (l'invention quotidienne dans les pratiques). Je pense que les situations présentées ici donnent bien prise à cette analyse : il ne s'agit pas tant de lignes où ça se regarde que de tas d'imbrications. Imbrications qui font que c'est aussi là que des choses se passent.

Pour préciser un peu ce qui a été dit : Les contestations, les bousclements et les dépassements dont il s'agit ici peuvent être considérés comme des moments de branchements, de connexions qui à la fois donne sens à ce qui existait « déjà » et ouvrent de nouvelles perspectives et horizons. Il s'agit alors de saisir comment se construisent les significations à travers différents cadres et en situation.

ex : Ainsi l'ISIC (Intervention social d'intérêt collectif) re-mise au programme des formations du social semble faire nouveauté dans un paysage où l'accompagnement individuel avait été privilégié. Dans un contexte où les institutions et dispositifs du social ont à faire place à leur usagers et à penser leur participation, elle connecte, mais aussi resignifie autrement, des pratiques d'action collective prônées dans les *mouvements* des années 70 (DSL et éducation populaire, voir action communautaire). La présence de stagiaires qui « doivent » conduire une ISIC pour valider leur stage venant re-questionner et donc re-signifier les pratiques locales (*formes de vie*) et amène à la fabrication in situ d'actions qui ont souvent un rapport assez lointain avec les attendus formels de l'ISIC (*Etat*). Ces pratiques ouvrent pourtant de nouveaux horizons à ceux qui s'y engagent.

Pour finir là-dessus, ce qu'essaie de montrer Hannerz c'est comment dans différents flux où se croisent les complexités culturelles, se construisent des perspectives pour les personnes et des horizons communs. Je pense que c'est ici un des enjeux de la discussion. Ce n'est pas seulement de considérer les incertitudes et le flou mais aussi de pouvoir peut être dessiner des perspectives à partir de là.

### **III – Regard porté sur les présentations et débats de la journée**

Je ferais un premier ensemble de remarques sur quelque chose qui m'a intéressée autour d'une articulation nécessaire ou problématique entre les pratiques, les récits des pratiques et les outils pour les penser. Cet espèce de maillage où des choses s'articulent... J'aborderai une deuxième série d'observation à partir de la problématique des frontières, et puis peut être un dernier point sur la question de l'activation.

#### **1° Pratiques, mise en récit de pratiques, théorisation des pratiques**

Il me semble que c'est justement sur ces articulations que se noue une dimension politique du travail DU social. Comment dans ces moments de pratiques, de situations qu'ils vivent, où on a vu que très fortement comment les savoirs étaient à l'œuvre, contraints dans des situations et des cadres, des possibles et des pas possibles. C'est déjà des récits, des manières de dire, des catégorisations, et puis là-dedans s'engage tout un ensemble d'outils théoriques pour le dire. Les questions qui m'intéressent là-dedans, et qui ont été posées par certains des intervenants, c'est jusqu'à quel point des voix discordantes, désaccordées,

peuvent prendre place ? Comment ce qui bouscule non seulement bouscule, mais fait bouger ? Parce qu'on peut être bousculé et puis se remettre droit sur ses pieds et insulter celui qui vous a bousculé, ou on peut regarder les choses un petit peu différemment.

Il y a des choses intéressantes qui ont été dites par Marie Cécile Marty, puis reprises par Pierre Vidal Naquet, sur ce travail de reprise des situations. (Je parlerais plutôt de situations impossibles que de missions impossibles). Cette articulation entre : « qu'est-ce qui s'est passé dans la pratique ? » et « qu'est-ce qu'on a dit à la personne ? » et « qu'est-ce qu'on s'en dit après ? » qui permettent là d'ouvrir des nouvelles perspectives, qui donne des horizons de reprises pour les intervenants sur ce dont il a été question mais aussi pour faire place, et pour entendre la parole des personnes (par ex celle de la mère de Yannick dans le cas qu'elle évoquait). Cette reconnaissance peut aussi se jouer dans des gestes et dans des mots : dans ce qu'a pu observer Pierre Vidal Naquet avec ses collègues, des lieux, des gestes qui vont permettre de maintenir ou de créer une fiction tenable. Il y a là une articulation entre le récit des pratiques et les pratiques qui deviennent fictions qui me semble un nœud intéressant de ce qui a été posé dans nos échanges. Il me semble que cette question-là se pose pour les professionnels, mais aussi pour les personnes. L'essentiel n'étant sans doute pas, ça a été souligné, de définir si ce qui est dit, les récits qui sont fait, sont justes, sont vrais, seraient un nouveau savoir, qui serait une bonne fois pour toute solide et sur lequel on puisse s'appuyer. Stéphane Pawloff soulignait qu'il y a des rationalisations qui sont faites, mais est-ce que c'est vraiment ça qui s'est passé ? L'important n'est pas là effectivement mais plutôt dans le fait que ça permet de tenir en situation, de tenir comme professionnel mais aussi de tenir comme personne de façon plus générale.

Peut-être une limite à cette importance de l'articulation des paroles et de actes dans ce que j'ai entendu : c'est la crainte des professionnels, surtout des psys ( ? ) quand les gens ne sont pas là ou qu'ils ne parlent pas. Ce serait terrible parce qu'il y a pas de prise. Et le fait d'échapper au maillage semble finalement plus contestataire, plus perturbateur. Cette perturbation se voit dans la difficulté à penser le non- recours. On commence aujourd'hui à y voir un peu plus clair, mais il s'agit de thématiques très nouvelles : « Ah bon ? Il y a des gens qui ne profitent ps de tout ce qu'on leur met à disposition ? Et même qui ne veulent pas prendre place là-dedans ? » Avec effectivement des hypothèses sur leur non accès qui est encore lu du côté du manque. Il y a aussi quelques hypothèses sur le thème de : « il se passe peut être d'autres choses ailleurs », « il y a d'autres ressources, d'autres prises » et que l'on a peu abordé ici je trouve.

J'ai rencontré la semaine dernière un groupe de femmes qui a monté une université populaire de parents. Elles ont commencé en n'allant pas voir les enseignants à l'école. Elles discutaient sur le trottoir après la sortie des classes, et, petit à petit, elles ont réussies à être captées dans les mailles d'un filet. L'assistante sociale leur a donné un lieu... Mais c'est d'abord parti de « on est des mamans qui discutons dans la rue ». Et heureusement ce n'est pas d'abord l'assistante sociale qui nous a réunies pour parler !

Ça pose la question des registres d'expressions possibles, des registres qui sont entendables. Pierre Vidal Naquet évoquait l'idée qu'il y a toujours une suspicion notamment sur l'expression des malades mentaux, et puis, on revenait en fin de débat, sur la question de la participation des usagers, de la parole possible qu'ils peuvent avoir. Et là il me semble qu'il y a une vraie question, sur la gouvernance, et qui vient sacrément secouer les institutions sur le défi de changement de perspectives et de posture que ça suppose.

Vinciane Després sur France Culture il y a 2 jours disait : « que nous dirait les animaux, si nous leur posions les bonnes questions ? » Et elle montrait comment il y avait une double

perspective. On veut montrer que les rats ont de la mémoire et pour montrer qu'ils en ont, on isole notre idée de la mémoire, et on les mets dans des circuits où ils ne sentent plus rien et du coup l'expérience projette ce qu'on attend de ce qui pourrait être dit par les rats. Or, il faudrait leur laisser l'odorat puisque c'est par ça que marche la mémoire chez eux. Et inversement, elle disait que cela n'empêche pas de se demander ce que fait faire le dispositif scientifique humain à l'animal. Il me semble qu'il y a des choses intéressantes de ce côté-là, toutes choses n'étant pas égales d'ailleurs (!), mais sur la façon dont on questionne cette parole et ses paroles, possibles ou pas possibles. Il y aurait des choses à dire du côté de la médiation interculturelle, mais je passe...

## 2° La problématique des frontières.

Comme je l'ai précisé plus haut je tente de ne pas les penser dans l'opposition entre des choses qui sont pures et bien définies. Mais elles sont à comprendre comme des espaces qui font faire, comme là où se manifeste du changement, des perspectives, des choses qui bougent. Elles se manifestent d'abord dans les personnes suivies. Finalement on ne voit jamais tant toutes les frontières des interventions sociales que si on suit la personne. Il me semble que Bertrand Ravon avait entrepris à un moment de repérer combien de gens rencontrait une personne suivie, entre autre, dans des dispositifs d'hébergement ? Là, ça se donne à voir concrètement. « Je passe de tel bureau à tel lieu, à tel interlocuteur, à telle personne » : il y a là une perspective sur « qu'est-ce que c'est le travail social ? » qui est extrêmement riche et intéressante.

Les temporalités évoquées tout à l'heure sont de cet ordre. Qu'est-ce qui s'hybride ou pas ? Et du coup aussi, quelle marge ça laisse entre ces circulations et cette temporalité ? Il y a deux versions possibles : comment est-ce qu'on rend cohérent les parcours, les accompagnements ? (version positive), ou au contraire Comment est-ce qu'on cadenas, on contrôle les personnes ? (version négative). Cela m'évoque ce qui a été dit tout à l'heure avec le juge. L'utilisateur ne pourra plus faire prise en disant « mais il ne m'a pas dit ça, on n'est pas d'accord ». Il n'y a plus de désaccord possible. Cette perspective peut être un tout petit peu terrifiante. Dans le débat la question de ce que l'on gagne et de ce que l'on perd dans l'hybridation était posée. Il y a un risque de la fusion des missions et de l'unification des points de vue : il pourrait y avoir un versant très totalitaire de l'hybridation et du partenariat, et de tout ce maillage où il n'y a plus de trous dans les mailles, où l'on est sur une surface impénétrable.

Un autre lieu qui me semble intéressant et qui a été travaillé aujourd'hui, c'est comment se négocie les savoirs et les pouvoirs dans les collaborations, dans les partenariats, dans les tensions dans ces partenariats. Comme cela a été évoqué par plusieurs, ce n'est jamais bien simple : même s'il y a des belles intentions quand même au quotidien « on se prend la tête ». On peut tenter de saisir là comment au quotidien ces frontières bougent ? Avec quand même un élément de vigilance, de questionnement que j'ai ; c'est-à-dire regarder comment des individus se débattent avec les frontières (que ça soit des professionnels ou pas) traiter cela à l'endroit du psychisme, soit par le traitement des troubles, soit par une prise en compte de la souffrance au travail ou que sais-je, me semble une piste qu'on ne doit certes pas écarter, mais qui ne peut être la seule. Il me paraît essentiel de faire largement place à un travail d'élaboration plus collective, puisque ce que vit chacun c'est bien parce qu'il est dans des espaces intermédiaires et dans des frontières, et là il y a peut-être un ressort dans la dimension de l'espace local, de l'espace communautaire, de l'expérience

partagée. J'évoquais les UPP tout à l'heure, des espaces où s'inventent peut-être d'autres lectures, d'autres discours de ce que c'est que ces expériences-là. L'idée de la coordination pour avoir un psy pour comprendre les freins à l'emploi est à la fois sans doute une solution pour un certain nombre de personnes mais si on indexe les freins à l'emploi uniquement à des blocages psy je crains qu'on ait du mal à régler ce qui est en jeu dans ces questions-là dans la société contemporaine !

Cela fait écho aux questions qu'on a eues sur la fin, les débats sur la question de l'hybridation. Et je voudrais souligner l'intérêt qu'il y a à penser des hybridations qui se font, non pas seulement entre professionnels, mais comme je le disais tout à l'heure sur la question des expériences d'usage, des publics, de leur place, de comment... J'ai été amenée à travailler avec des agents de développement d'origine turque qui n'étaient pas travailleurs sociaux, des assistantes maternelles qui se professionnalisaient, donc comment autour des professions il y a quand même tout un tas d'intervenants associatifs bénévoles, des métiers flous, qui eux sont dans ses charnières là, et qui obligent vraiment, non plus à tenir à des savoirs, mais à être dans des démarches de construction comme ça a été souligné de façon intéressante.

### **3° Que/Qui faut-il activer ?**

Dernier point pour finir si ce n'est conclure autour de l'activation, qui refait écho à ce que je disais au début, et qui reprend des points là. L'intervention sociale qui suppose à priori un défaut, un manque, un mal être, qui suppose souvent en creux effectivement qu'il va falloir réactiver, remettre en état, au minimum étayer celui qui est l'objet de l'intervention, avec le risque d'une tyrannie du projet qui va souvent avec.

J'ai trouvé intéressant un certain nombre de glissements, de perspectives qui étaient ouvertes par rapport à ça, sur l'importance des conditions pratiques. Par exemple ce qui était l'idée du Dr Tabary sur l'horloge, ou dans la dernière intervention sur la façon dont la sortie de l'hôpital active des besoins sur des choses très concrètes. Au lieu d'activer les personnes il s'agit de voir aussi dans leur environnement et dans les conditions pratiques, qu'est-ce qui est activable ? Saisissable ? Qu'est-ce qui peut simplement, non pas redonner du sens, un sens qui serait très compliqué, mais parfois simplement refaire que le monde soit à peu près vivable et fréquentable. On aborde là une dimension de l'activation qui est plutôt de prendre des prises dans l'environnement autour des personnes pour transformer les possibles, et non pas transformer la personne pour qu'elle rentre dans les possibles déjà existants et forcément limités. Au delà il s'agit aussi de redonner des prises aux personnes sur les institutions et les dispositifs : pas seulement au travers du « consentement » et de la « contractualisation », mais dans une vraie gouvernance partagée ... Cela suppose des bousculements dont il a peu été question ici.

On évoquait aussi avec Pierre Mazet la question du non recours pour des personnes qui sont dans des conflits de normes. Effectivement tout le monde n'a pas envie, ne souhaite pas être activé, tout du moins pas dans la modalité dans laquelle il s'agit de s'activer pour avoir accès à certains droits, et donc de faire place ou tout du moins de laisser vivre des modes d'activation autres. Je pense à des expériences collectives contestataires et autres qui inventent des modes d'être au monde qui peuvent aussi donner des perspectives intéressantes pour faire écho à un monde plus social et solidaire. Il y a l'enjeu aussi d'aller au cœur de ce qui était évoqué par René Lenoir, de ce qui « déchire le tissu social », et qu'évoquait Philippe Vial, c'est-à-dire d'aller du côté du monde



économique peut être le plus dur qui soit, de voir qu'est ce qui peut s'activer là ? (en bref l'ambition peut être de changer l'entreprise plutôt que d'activer des chômeurs !). Nous avons aussi évoqué tout à l'heure l'incorporation chez les jeunes de la culpabilisation à être « bénéficiaire » et leur ignorance des luttes pour les droits qui ont été conduites dans le passé. Pour avoir essayé de toucher un peu du doigt les questions de discrimination, on a là un angle d'entrée extrêmement intéressant sur cette question : vraiment traiter les discriminations impose de questionner l'ensemble des mécanismes qui les produisent.

Il s'agit d'avoir un questionnement sur les modes d'être au monde que notre société génère. C'est peut-être là une des prises parmi d'autres de la manière d'activer du social et de la solidarité autrement que en étant seulement sur l'activation des personnes.